

Une partie de jeu : nouvelle : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une partie de jeu.

NOUVELLE

VI

Notre cavalcade était prête à partir; Baby étant le dernier cheval amené de l'écurie, je n'avais plus qu'à mettre ma fiancée en selle, et j'étais si absorbé par l'examen de son bel animal, que je ne fis pas la moindre attention au groom qui le tenait. Ce ne fut que lorsque Kate fut bien assise que je jetai un coup d'œil sur lui; au même instant nos yeux se rencontrèrent, et par la sensation la plus étrange qui m'ait jamais traversé l'esprit, je me souvins tout à coup quand et où j'avais rencontré l'homme dont l'identité m'avait tant intrigué la veille. Le groom de mon ami Branston n'était autre que le vagabond écossais aux cheveux rouges qui m'avait trouvé gisant sur le chemin de Dunkeld, huit ans auparavant, et dans mon compagnon du chemin de fer, au visage rasé, je venais de reconnaître le mentor qui m'avait initié à mon premier jeu de dés.

Nous partimes, et pendant la promenade j'eus le temps de réfléchir à ma singulière découverte. Deux heures auparavant, j'avais vu mon ami l'officier à la gare de Trarant, et ce n'était sûrement pas un simple hasard qui avait amené ces deux hommes dans le même voisinage. Cette rencontre pouvait au contraire expliquer clairement les petits larcins dont on se plaignait à la Grange.

Pendant notre promenade, je saisis la première occasion favorable pour me rapprocher de Branston et lui communiquer mes soupçons, tout en lui racontant brièvement sur quels fondements ils reposaient.

— Voilà qui est fort étrange, dit-il. Soupçonnez-vous réellement John Leasher? En effet, il n'est à mon service que depuis quinze jours.

— Je suis sûr de mon fait, dis-je d'un ton ferme. Comment est-il entré à votre service?

— Pour dire le vrai, je n'ai eu d'autres renseignements sur lui qu'un certificat écrit et signé du nom de Percy Binks. Ce garçon m'a dit que c'était un baronnet qui loue chaque année un marais dans le comté de Sutherland, et comme j'avais un besoin urgent d'un groom, j'ai accepté celui-ci, sans demander de plus amples recommandations.

— Oh! oh! m'écriai-je, j'ai déjà entendu parler de sir Percy Binks, qui n'est autre chose qu'un mythe, et ce nom ne me laisse plus aucun doute.

— Mais le groom n'est presque jamais dans la maison, continua Branston, il n'y entre que le soir, quand il vient prendre mes ordres pour le lendemain.

— Peu importe, répondis-je, soyez sûr que si vous ne vous tenez pas sur vos gardes, il se commettra chez vous un vol considérable,..... et cela très prochainement; ces coquins ne perdent pas de temps.

— Que faut-il faire? Croyez-vous que l'un d'eux vous ait reconnu?

— Non pas le groom, j'en suis certain; quant à l'autre, il n'y a pas de doute. C'est pour cela qu'il a quitté si subitement la voiture où il était avec moi; je suis probablement moins changé que lui, quoique j'aie des favoris et que les siens soient absents.

— Faut-il faire chercher les agents de la police secrète d'Edimbourg?... qu'en pensez-vous? dit mon hôte d'un ton réfléchi.

— Non, continuai-je, cela pourrait exciter des soupçons? à votre place je leur tendrais un piège. Nous sommes ici cinq hommes vigoureux, et nous pourrions faire une bonne capture en jetant notre filet sur la couvée entière; car vous pouvez compter qu'ils seront au moins trois ou quatre. Je réfléchirai à mon plan, et ce soir, après le dîner, quand les dames seront au salon, je vous en ferai part.

Ainsi fut fait, et le moment venu, je mis dans ma confiance tous les convives de M. Branston. Après une calme délibération, nous nous décidâmes à la marche suivante:

La maison était bâtie de telle manière que l'être le plus simple pouvait aisément comprendre que son seul point vulnérable était la fenêtre de la bibliothèque, qui ouvrait sur un escalier de quelques marches conduisant sur la pelouse. C'est dans cette pièce que les fumeurs aimaient à se réunir le soir, quand les dames s'étaient retirées dans leurs appartements, et il fut décidé que, pour ce jour-là, chacun irait se coucher de bonne heure, sous prétexte de fatigue, tandis que M. Branston et un de ses amis resteraient seuls à fumer un cigare, selon leur habitude. A onze heures, on appellerait John Leasher pour lui donner des ordres et lui recommander Baby, spécialement confiée à ses soins, puis au moment où il

se retirerait, son maître le rappellerait pour lui faire fermer les volets, laissés ouverts avec intention. Pendant ce temps, les deux messieurs auraient soin de case sans avoir l'air de prendre garde aux mouvements du domestique et n'iraient examiner la fenêtre qu'après son départ. Si les volets étaient bien fermés, la barre mise et la sonnette d'appel crochée, on pourrait en conclure qu'aucune alerte n'était à craindre pour cette nuit-là; dans le cas contraire, il faudrait se préparer à l'action.

Au signal convenu, chacun se glisserait sans bruit dans la bibliothèque, et, munis d'armes et de cordes, trois d'entre nous se cacheraient derrière le paravent, et les deux autres de chaque côté de la fenêtre, à l'abri des épais rideaux. Placés en embuscade de cette manière, nous attendrions patiemment et silencieusement, prêts à tomber sur les voleurs quand ils auraient pénétré dans l'appartement. Il pourra sembler que c'était courir bien volontairement au-devant d'un danger gratuit, mais, par le fait, nous avions peu de choses à craindre; toute résistance était matériellement impossible devant une attaque si inattendue. Aucun des serviteurs ne devait être mis dans le secret; nous étions tous jeunes, vigoureux, hardis, et cette aventure avait une teinte de ténacité qui lui prêtait un grand charme. Quant à moi personnellement, il est facile de concevoir que j'étais fort séduit par la perspective de prendre ma revanche du misérable qui m'avait si bien dupé.

On comprendra donc aisément qu'après avoir discuté mes soupçons et ma découverte, tout en savourant notre vin et nos noix, nul ne fut surpris d'entendre le signal convenu partir de la bibliothèque. Maître John était tombé dans le piège comme la plus simple des colombes; il avait à peine posé la barre contre les volets, et, quant à la cloche, le pauvre innocent n'avait pas même pensé à la remuer, quoiqu'il ne pût fermer la fenêtre sans la voir.

Pendant deux heures, nous attendîmes, dans une obscurité complète, n'entendant d'autre bruit que le battement de nos cœurs. Je suis posté derrière l'un des rideaux; enfin j'entends des pas au dehors; la fenêtre à coulisse s'ouvre en criant, puis un léger grincement et la barre se balance inutile, tandis que l'œil de bœuf d'une lanterne sourde illumine soudain la chambre. Ils entrent doucement, sans bruit, un à un, quatre en tout. John n'est pas avec eux, ce n'est pas sa spécialité; lui, il est à moitié endormi dans son lit. Mais j'aperçois mon officier; je reconnais ses larges épaules. Les miennes sont devenues larges aussi, et je suis plus grand que lui; d'ailleurs il porte un poids plus lourd que moi, et cette fois je le vaincrai. Et maintenant le signal est donné; nous nous précipitons sur eux, luttant homme contre homme, pendant une ou deux minutes, avec Branston pour tenir la lanterne tombée.

De notre côté, quelques meurtrissures et une ou deux entorses furent les suites de notre exploit. Deux des voleurs étaient d'immenses colosses qui auraient pu nous causer de sérieuses difficultés sans notre attaque imprévue, mais ils furent saisis et garrottés avant même qu'ils eussent eu le temps de s'en rendre compte. Le troisième, un tout jeune garçon, fut presque étreint par l'étreinte de son adversaire; on eût dit une mouche qui se laissait battre. En luttant avec mon homme, nous tombâmes tous deux sur le plancher, lui sous moi, heureusement, et sa tête étant venue frapper le coin du garde-feu, il perdit connaissance avant même que je me fusse relevé, ce qui me priva de la vengeance que je m'étais promise, car il ne sut qui était son antagoniste que lorsque je parus comme témoin contre lui en cour de justice. Des messagers allèrent chercher la justice et John Leasher fut arrêté. Mais, comme nous ne pouvions avancer aucune preuve, le lâche s'engraisse probablement encore aux dépens de ses frères plus audacieux que lui. Quant à ceux-ci, ils eurent la punition qu'ils méritaient; et moi, je pense souvent avec reconnaissance que mes premières expériences dans le jeu des dés m'ont rendu capable de rendre un véritable service à mes chers amis de la Grange.

Traduit de W.-W. FENN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.